

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

PRÉMIÈRES

DES

Mélanges Religieux.

MONTREAL, 26 DECEMBRE 1840.

SOUVENIR DE RETRAITE.

MERCREDI, 16 DECEMBRE.—Le prédicateur avait à déplorer l'attentat du péché ; empruntant alors à l'inconsolable Jérémie, d'ineffables douleurs, on l'entend soupirer la chute de l'homme, l'ingratitude du chrétien pécheur, l'incompréhensible forfait du prévaricateur infiniment aveugle, qui ayant à choix devant lui la vie et la mort, le mal et le bien, se décide librement pour l'enfer. Dieu, ses attraits, ses joies, ses récompenses, ses gloires, le tout en un bassin ne suffit pas encore pour faire pencher vers la vertu le poids de la balance ! Puis, comme il nous les peignait déplorables les désastres, les maux que le péché fait à l'âme ! Non, l'image de la famine, de la peste, les ravages de la guerre, de la mort, le saccagement affreux des campagnes, des cités livrées à l'ennemi barbare, ne sauraient égaler encore la désolation, le malheur de l'âme dépouillée de ses biens et livrée à la mort spirituelle. Mais ce fut surtout lorsqu'il eut à déplorer le caractère décisif du péché, que l'orateur sembla se surpasser lui-même. Alors, il croyait voir et entendre un monde entier, mais un monde de pécheurs, élevant simultanément la voix pour condamner son Dieu : *Crucifigatur, crucifigatur, qu'il soit crucifié ! qu'il soit crucifié !* ; et cependant, il nous montrait Jésus suppliant, abîmé au jardin de l'agonie et buvant tout entier le calice de sa mort. Oh ! comme elles étaient compatissantes et amoureuses les affections que lui adressait son cœur ! On sentait vraiment que l'éloquent pèlerin conservait encore, bien vives dans son âme, les émotions de douleur, qu'il avait autrefois éprouvées en visitant ce lieu-là même. Nous aussi nous espérons conserver longtemps le souvenir prêché du jardin de l'agonie.

JEUDI, 17 DECEMBRE.—Monsieur choisit ce jour pour parler de la très-sainte Eucharistie, et produire ses grandes preuves en faveur de ce dogme catholique. Pour démontrer, en premier lieu, combien ce mystère est grand, le prédicateur controversiste fit remarquer qu'il a été prédit, tout ainsi que l'Incarnation, que la Rédemption ; en preuves, il interroge les prophètes Daniel, Isaïe, Malachie, David ; et observant combien leurs paroles sont expresses et formelles, pour proclamer, des siècles à l'avance, cet auguste Sacrement, il se demande à lui-même, ou plutôt il demande à tous ces

témoins prophétiques, où donc ils ont entendu les promesses de Jésus ; si c'est de la bouche même de ce divin maître qu'ils ont appris ces vérités ; s'ils ont assisté à la scène Eucharistique ; s'ils ont goûté les mets exquis que le Dieu d'amour nous distribue à sa table sainte ? Tant sont conformes à la vérité les termes qu'ils emploient ; tant sont pleins de reconnaissance et d'amour les sentimens qu'ils expriment ! Il est donc grand ce bienfait, il est donc grand, puisque tous les siècles, qui l'ont précédé, le figurent et l'annoncent puisque tous les saints patriarches et prophètes le saluent et l'adorent ! Oui, il est grand. Il est salutaire aussi, parce qu'il répare et relève la déchéance de l'homme dans sa chair, comme dans son esprit ; l'Homme-Dieu, en s'unissant corporellement et spirituellement à sa créature, la sanctifie et l'ennoblit ; même il la déifie et la divinise, suivant l'expression des Saints Pères.

Après ces préliminaires, le prédicateur entre dans son sujet, et il établit, comme principe fondamental, qu'il ne peut y avoir de religion sans sacrifice ; il fait voir que dans tous les temps, chez tous les peuples, il y a eu des sacrifices et que c'était là la base des cultes divers, que ces nations, chacune à sa manière, rendaient à la divinité. Par quelle épouvantable exception, s'est-il écrié, les Juifs donc et nos infortunés frères séparés, au milieu de tous les peuples de l'univers, sont-ils les seuls qui n'ont ni sacrifice, ni autel ?..... Ce n'est pas, cependant, que Dieu veuille aujourd'hui, ni qu'il puisse être honoré par le sang de vils animaux, encore moins par l'immolation de victimes humaines. Non ; il l'a déclaré, c'est une hostie pure et sans tache, qui doit lui être offerte d'un bout du monde à l'autre. Or l'église catholique comprend et exécute ce devoir, dans l'auguste célébration du sacrifice de la messe. C'est là cette oblation pure et sans tache prédite par le prophète, qui depuis dix-huit siècles, du levant au couchant, s'offre à l'éternel, et qui renferme, en elle seule, les différens sacrifices de la loi ancienne, en remplit les fins différentes, de la manière la plus parfaite, et qui est établie pour subsister à jamais.

Considérant ensuite l'Eucharistie comme sacrement, il développe les textes, si décisifs, de saint Paul, des Evangélistes, qui établissent la vérité de la présence réelle, qui expliquent comment se fait la manducation de cette chair adorable, qui prouvent, en un mot, si invinciblement toute la sublimité de la foi catholique sur ce point. Vouloir objecter, ou contre la réalité de ce Sacrement, ou contre le mode de son existence, c'est évidemment, d'une part contredire la parole de Jésus-Christ même, qui dit : *Ceci est mon sang* ; et de l'autre, c'est poser des bornes à la volonté du Tout-Puissant. Celui qui changeait l'eau en vin aux noces de Cana, qui multipliait, par milliers, les pains au désert, pouvait apparemment changer le vin en son sang, et reproduire, par mille fois, le pain de son corps, pour nourrir ceux qui ont faim de la vie. Et puisqu'il l'a fait, ceux qu'il envoie avec sa puissance, ceux à qui il ordonne *d'en agir ainsi en mémoire de lui*, pourront sans doute le faire de même, en lui obéissant et en le remplaçant. Autrement, que deviendra cette promesse, *je serai avec vous jusqu'à la consommation des siècles* ? Il existe donc ce Sacrement adorable, qui renferme l'abrégé de tous les biens et qui est le comble de l'amour de Jésus-Christ envers nous.

A la vérité, notre divin Sauveur semblait avoir assez fait pour les hommes, indépendamment de ce sacrement; il paraissait avoir pourvu abondamment à tous les besoins de la Société, en établissant le baptême, qui régénère l'homme né coupable et ennemi de son Dieu par le péché originel; la Confirmation, qui fortifie par la grâce de l'Esprit-Saint; la Pénitence surtout, qui est comme un second baptême, où l'homme, redevenu pécheur, trouve un remède aux plaies, qu'il a faites à son âme; l'Extrême-Onction, qui fortifie le mourant, qui le prépare au grand passage de cette vie à l'éternité; et où l'huile, qui coule sur ses membres défaillants et la prière de la foi donnent à l'âme du moribond, cette douce confiance, qui la dispose à paraître devant son juge; l'Ordre, qui perpétue dans l'Eglise une chaire de vérité et un pouvoir qui sanctifie; enfin le Mariage, ce sacrement qui est le lien de la société, qui dirige et soutient l'amour des époux et leur fait élever des enfans pour le ciel. Néanmoins ce n'était pas encore assez; il manquait quelque chose à l'œuvre de la rédemption; la mission du Sauveur était sans doute abondamment remplie, mais son amour n'était pas satisfait; car comme *il avait aimé les hommes dès le commencement, il les voulait aimer jusqu'à la fin*. C'est ce qu'il a fait, en instituant l'Eucharistie, où il nous donne son corps à manger, son sang à boire, afin que ce corps et ce sang soient le soutien et la nourriture de notre âme. En un mot, il lui fallait terminer sa vie, par un testament de puissance et d'amour, par un prodige, qu'un Dieu seul pouvait inventer et produire.

Fort de la vérité démontrée, le prédicateur énumère alors les effets admirables de la divine Eucharistie. " Qu'est-ce qui a produit dans l'Eglise tous ces actes de généreux dévouement, qui sont l'honneur et le mérite de notre sainte Religion? Qui a formé ces Frères de la Doctrine, ces Sœurs de Saint Vincent? Ces hommes voués à l'enseignement et à l'éducation de la jeunesse, occupation si pénible et chez eux si constante, où donc vont-ils puiser leur patience et leurs lumières? Dans la sainte Eucharistie.— Ces Vierges timides et délicates, qui se consacrent cependant avec tant de plaisir aux exercices les plus sévères, aux soins les plus tendres des infirmités humaines, où vont-elles puiser cette force, cet amour? Dans l'Eucharistie, la sainte communion. Les ministres de l'Evangile, qui affrontent tous les dangers, qui surmontent tous les obstacles, qui acceptent les privations de tout genre, pour porter la foi aux infidèles, étendre le règne de Jésus-Christ dans les pays barbares, eux aussi où vont-ils puiser le zèle qui les anime? Au saint Autel et dans la divine Eucharistie; c'est là, c'est à ce brasier ardent qu'ils allument, dans leurs cœurs, le feu qui les consume.....Et si je descends de cette chaire, si je vais dans l'intérieur des maisons, pour y chercher l'épouse vertueuse et fidèle, le bon père, l'enfant respectueux et soumis, le magistrat intègre, le guerrier brave et généreux, je les trouverai, (n'en doutez point,) parmi ceux qui s'approchent de la divine Eucharistie, qui fréquentent plus souvent la sainte communion. Il y a là en effet des leçons pour toutes les vertus, des inspirations pour toutes les œuvres, des forces et des grâces pour tous les genres d'héroïsme."— C'est à la suite de ce sentimental exposé, que l'orateur se livre à tout le feu

de son zèle; qu'il invite, qu'il conjure ses chers auditeurs de recueillir sou-vent cette manne tombée des cieux; qu'il félicite les prêtres du Seigneur, les vierges des monastères de s'abreuver sans-cesse de ce vin tout divin; c'est alors enfin qu'il témoigne à son Dieu, sacramentellement présent, toute la reconnaissance et la foi de son âme; qu'il l'adore, qu'il l'invoque, qu'il le supplie, qu'il lui rend d'immortelles actions de grâces.

VENDREDI, 18 DECEMBRE.—Cérémonie de l'amende-honorable.

Le culte catholique a toujours, même dans ses moindres solennités, quel-que chose de grand, de sublime, nous dirions volontiers de pathétique qui va au cœur et place l'âme dans une meilleure disposition en présence de la divinité. Mais c'est surtout lorsque la religion étale toute sa pompe sacrée, lorsqu'elle emprunte à la foi ou au repentir la solennelle expression de ses sentimens, que nos temples deviennent des eieux, et nous font, ce semble, assister, pour un moment, aux fêtes si belles de l'éternelle Sion. Ces émotions, ces jouissances, on ne pouvait guère manquer de les éprouver, vendredi soir, alors que toute une religieuse population était prosternée, gémissante, aux pieds du Seigneur, et lui présentait, en réparation publique et générale de tant de crimes commis contre lui, en réparation de tant d'attentats contre son adorable sacrement, une amende honorable, solennelle et expiatoire. Aussi, tout avait été splendidement préparé pour cette imposante et expressive cérémonie: Un magnifique autel érigé au milieu du sanctuaire, surmonté d'un dais en drap d'or, qui se rattachait à la voûte; quatre colonnes majestueuses, placées aux angles à plus de quinze pieds de hauteur, se liant par des guirlandes qui ceignaient le nouveau trône préparé au divin triomphateur; une accumulation graduelle et symétrique de marche-pieds et de gradins, que recouvraient des étoffes précieuses; une variété riche et très grande de fleurs les plus rares et les plus délicates; au milieu de tous ces brillants objets, une distribution multipliée de cierges et de flambeaux, dont la lumière centuplée se reflétait dans toutes les directions, tel était le centre éblouissant qui fixait d'abord les regards de toute l'assistance. Mais combien ce spectacle se grandissait, lorsque plus de cinquante ministres du Seigneur, revêtus de leurs ornemens sacrés, portant des torches ardentes, vinrent dans une longue file environner le saint autel d'un nouveau cercle de lumière. Cette apparition subite de tant de feux, qui embrasaient tout le sanctuaire, ces lustres étincelants placés à demi-voute, cette quantité de cierges qui tout-à-coup s'allumaient dans les mains des fidèles, ces milliers de flambeaux qui scintillaient de toutes parts, tout cet ensemble, tout ce grand et lumineux coup-d'œil que présentaient à la fois le chœur, la nef et les galeries, tout saisissait spontanément l'âme du spectateur et l'entraînait vers Dieu. Mais ce fut principalement à l'instant où le vénérable Evêque, après avoir dignement préparé son immense auditoire à ce grand acte de religion, se mettant lui-même au rang des pécheurs, se dépouillant humblement de tous ses ornemens pontificaux, prononçait du haut de la tribune sacrée, avec l'accent du plus douloureux repentir, l'accusation, la confession publique des péchés de tout le peuple, lorsqu'il commentait le grand soupir de supplication que les prêtres du Très-Haut venaient de pousser, tous ensemble, vers le Dieu de miséricorde, en répétant :

pardonnez, Seigneur, pardonnez ; parce, Domine, parce, etc., ce fut alors surtout que des sanglots partis de tous les points de la vaste enceinte attestèrent la profonde émotion qui s'était emparée de tous les cœurs. Il y avait effectivement là de quoi toucher et convertir ; il y avait la sublimité de la religion ! On aurait cru, pour un moment, voir se réaliser par avance la vision du Prophète de Patmos, alors que saint Jean contemplait l'agneau assis sur un trône, recevant l'adoration, l'hommage et des vieillards, et des Anges et des Vierges, qui tous s'écriaient : " à l'agneau qui a été immolé et qui est assis " sur le trône, bénédiction et honneur et gloire et puissance dans les siècles " des siècles." Et pardessus toutes ces voix, la voix du Prophète qui répétait encore : " Il est digne à jamais de recevoir honneur et puissance, l'agneau " qui s'est immolé." Et tous se prosternaient. Nous le répétons : il est vraiment grand et sublime le spectacle de la religion, lorsqu'il est bien compris ; comme il pénètre jusqu'au plus intime de l'âme ! Comme il laisse au fond du cœur un sentiment d'amour et d'éternel attachement pour un culte qui porte avec soi des caractères si frappants de sa céleste origine ! Aussi nous ne fûmes pas surpris d'entendre une de ces personnes, en qui la foi est dans toute son aimable simplicité, comme dans sa force, répéter avec transport : " Oh vraiment, ce spectacle était si beau, que je me croyais transporté " aux portes du Ciel, et à la source de la lumière céleste dont jouissent les " bienheureux."

SAMEDI SOIR, 19 DECEMBRE.—Monseigneur de Nancy a prêché sur la mort. Ce n'est pas Dieu, a-t-il dit, qui a créé la mort, c'est le péché, c'est la désobéissance d'Adam ; La mort est entrée dans le monde par le péché, elle est le prix du péché. *Stipendium peccati, mors* ; et depuis six mille ans, elle exerce le châtiement dû au crime. La mort est donc le partage de tous les hommes, puisque tous sont pécheurs. Il n'est rien de plus vrai, ni de plus éloquent, que ces paroles que l'église fait prononcer sur la tête du chrétien, au commencement de chaque quarantaine : *Souviens-toi, ô homme, que tu n'es que poussière, et que bientôt tu retourneras dans la poussière. Memento, homo, quia pulvis es, etc.*

Où, cette sentence s'est accomplie depuis le commencement du monde, et elle s'accomplira jusqu'à la fin. " Les générations, a dit l'orateur, se succèdent les unes aux autres ; elles sont pour ainsi dire, couchées les unes " sur les autres, comme les feuilles des forêts, que le froid de l'automne a " détachées de l'arbre et qui recouvrent annuellement la terre. Tous les " jours, nous marchons vers la mort ; le premier pas que l'enfant, qui vient " de naître, fait dans la carrière de la vie, est un pas vers la mort ; l'air qu'il " respire est, pour ainsi dire, un air empoisonné qui le mine et qui développe " en lui un germe de destruction. Vous êtes donc tous un peuple de mourants, et tous les jours, vous perdez quelque chose de votre être. Les héritages " que vous possédez sont les héritages de vos pères ; ces maisons ont été " bâties par eux, et eux ne sont plus. Ces anciens patriarches, qui vivaient " des huit, des neuf cents ans, et qui semblaient avoir lassé la mort, à force " de les attendre, sont disparus cependant. La mort est donc le partage de " tous les hommes. L'univers entier est comme un vaste hôpital, où chacun

“ est tourmenté de maladies diverses, qui toutes, un peu plus tôt, un peu plus tard, doivent se terminer par la mort ; c’est ainsi que Dieu a voulu humilier l’orgueil de l’homme, qui, dans son délire insensé, avait voulu s’élever jusqu’à l’égal de lui. Vainement il oublie la mort qui le menace, et s’élève contre Dieu ; semblable à ce chêne superbe, qui s’élève dans la forêt ; qui par la force de ses racines, a bravé les plus violentes tempêtes. Cependant voilà le pauvre bûcheron qui sort de sa chaumière, la coignée sur l’épaule ; il s’approche de ce chêne antique, et entroit ou quatre coups de son bras vigoureux, il abat ce fier arbre ; le voilà mis en quelques buches, qui, jetées dans le feu, se réduisent bientôt à une poignée de cendre ; ainsi notre corps tombe et devient poussière.

Après avoir prouvé la certitude de la mort, l’orateur montre l’incertitude de l’heure où elle nous frappe ; il cite les passages des livres saints ; puis afin de mieux faire entrer dans l’esprit de ses auditeurs la vérité qu’il leur annonce, il compare la mort à un oisleur qui prépare son filet ; il jette sur la terre la pâture avec laquelle il veut attirer dans son piège les oiseaux du bocage ; ces petits oiseaux s’appellent les uns les autres, ils s’abattent avec avidité sur cette nourriture qui leur est offerte, et voilà que tout-à-coup le filet tombe et les livre à la mort.....Il compare encore la mort à cet énorme oiseau de proie qui étend ses ailes, plane dans les airs, et semble marquer de son regard perçant quelques victimes parmi ces petits oiseaux, qui gazouillent et s’amuse sur l’herbe du rivage ; dans un clin-d’œil il fond sur l’un d’eux, le saisit dans ses serres et l’enlève pour en faire sa pâture ; ainsi la mort saisit l’homme dans le moment où il s’y attend le moins.

“ Si le temps et la saison me le permettaient, et afin de vous prêcher la mort d’une manière plus efficace et plus touchante, je vous conduirais sur le champ de la mort même, dans le cimetière, et là, ouvrant les tombeaux et de cette jeune personne enlevée à la fleur de l’âge, et de cette autre morte dans l’âge mûr, ou de telle autre succombant dans la vieillesse, je vous montrerais ce que vous et moi serons bientôt ; là, là, il y a des leçons pour tous les âges, pour tous les états, pour toutes les conditions. J’ai donc de ce spectacle à toute une grande ville, a dit l’orateur, à toute une grande ville dont j’avais rassemblé les habitants dans ce champ, ce domaine de la mort.”

L’orateur termine cette effrayante, mais salutaire description, en présentant à son auditoire un tableau plus effrayant encore, celui du pécheur mourant ; il le met en regard d’un autre tableau plus consolant, celui de la mort du juste. “ L’un ou l’autre de ces deux tableaux, a-t-il-dit, sera nécessairement le vôtre, qui que vous soyez, qui m’écoutez dans ce moment.”— Puis, déroulant le premier de ces tableaux, il décrit les angoisses et les frayeurs du pécheur au lit de la mort. Il le représente dans la consternation profonde que lui cause la pensée des crimes qu’il a commis, et qu’il n’a jamais pris soin d’expier par la pénitence, ni même par l’aveu qu’il aurait pu en faire dans le tribunal de la réconciliation.... Le séparation cruelle de tout ce que ce moribond a de plus cher au monde ; de ses biens que la mort lui arrache, *siccene separat amara mors*, de ses parents qu’il ne reverra plus, de

ses plaisirs qu'il avait tant aimés et auxquels il avait sacrifié son salut... Il voit qu'il n'y a plus d'espoir de conserver plus longtems une vie à laquelle il était si fortement attaché ; et si on ne lui dit pas formellement qu'il va mourir, il voit, il lit sur les visages consternés de ceux qui l'entourent et qui se parlent tout bas, le danger éminent de sa situation.

Le prêtre viendra, si vous voulez, lui offrir les consolations de son ministère, mais quelle consolation peut-il retirer, à ce dernier moment, d'une religion qu'il aura méprisée, de sacremens qu'il aura négligés de recevoir pendant qu'il était en santé. Il meurt donc avec le trouble dans l'âme, peut-être le désespoir dans le cœur. *Mors peccatorum pessima.*

Puis pour donner à l'esprit de ses auditeurs quelque soulagement aux pénibles et affligeantes impressions que ce triste tableau avait faites sur eux, il leur présente celui du juste dans ses derniers momens. Il le montre calme et résigné à toute la volonté de son Dieu..... ce n'est pas, a-t-il dit, que le juste même ne craigne aussi pour ses fautes passées car il connaît la rigueur des jugemens de Dieu ; mais sa fidélité à suivre et à remplir les préceptes du Seigneur, lui donne une espérance qui le rassure. Il lui en coûte aussi, à ce juste, de se séparer de ses proches, de son époux, de son épouse, de ses enfans qu'il voit affligés autour de son lit funèbre, (car la religion n'endurcit point le cœur ;) mais, après avoir donné à la nature les sentimens de tendresse et d'affection qu'elle reclame, et que cette religion même ennoblit et sanctifie, il se console ; il console même ceux qui lui sont chers, par l'espoir de les revoir dans une vie meilleure ; il va, dit-il, les attendre sur le rivage de l'éternité ! . . . Le ministre de la religion se présente aussi pour l'aider à se préparer à la mort ; il lui apporte le consolant viatique qui doit le fortifier et le soutenir dans ce terrible voyage de l'éternité ; Oh ! avec quelle joie, il reçoit son rédempteur, dans la sainte communion ; comme il presse amoureuxment sur ses lèvres mourantes, l'image de son sauveur crucifié pour lui ; avec quel doux épanchement de confiance, il implore l'intercession de Marie, de cette mère de miséricorde, qui est, à si juste titre, le refuge du vrai chrétien et surtout du chrétien mourant..... c'est dans ces consolans sentimens qu'il rend son âme à son Dieu.....“ M. F., conclut l'orateur, l'une ou l'autre de ces “ deux morts sera la vôtre, l'un ou l'autre de ces tableaux sera celui que vous “ présenterez dans ces derniers momens !”

Ces grandes vérités vivement reproduites à l'esprit d'une silencieuse assemblée, dans le calme de la nuit, avaient bien de quoi attérer le pécheur et même faire trembler le juste.

Nous observons, avec plaisir, que plusieurs journaux de cette ville, en annonçant la retraite publique, ont, non seulement fait une mention honorable de celui qui la préside, mais encore en ont parlé avec admiration. A cette occasion, nous nous permettrons de reproduire ici une communication, imprimée sur le *Vrai Canadien* du 15, dans laquelle le correspondant nous a paru saisir parfaitement bien le talent de l'orateur, et exposer très-correctement le

sujet de son premier discours. D'ailleurs, nous aimons à consigner, dans nos colonnes, tout ce qui se rattache à l'œuvre fructueuse, qui s'opère, en ce moment, au milieu de nous, et cet article pourra suppléer, pour sa part, à l'insuffisance de notre travail :—

Dimanche dernier, Monseigneur de FORBIN JANSON, Evêque de Nancy et de Toul, donna dans l'Eglise Paroissiale de cette ville, un discours préparatoire à une retraite générale qui doit se faire sous ses auspices, et qui fut préalablement annoncée par un Mandement plein de zèle de la part de Sa Grandeur, Monseigneur l'Evêque de Montréal. Nous nous exprimerions plus correctement, peut-être, en disant que ce fut une *dissertation sur le Catholicisme*, dans laquelle l'illustrissime Prélat entreprit de combattre, (comme il combattit, en effet, avec succès) les doctrines de nos *Philosophes* du siècle, et les préjugés que nos ennemis dans la foi entretiennent, à l'égard de la Religion que nous avons le bonheur de professer. Le savant Apologiste du Catholicisme développe ensuite, de la manière la plus frappante, ce grand principe qui dit, que *tout pouvoir vient de Dieu* : “ *Omnis potestas à Deo.* ” Il réfuta, avec cette force de parole et de raisonnement qui mène à la conviction, le système faux et insoutenable de l'existence d'un *Contract Social*, beau rêve, à la vérité, mais dont la réalisation est encore à trouver de nos jours ! Il cita, à l'appui de son assertion, l'exemple d'anarchie et d'impiété, donné par le dernier siècle en France, et dont le moindre résultat fut la *Raison* publiquement érigée en *Déesse* sur les Autels du Catholicisme. Enfin, il finit par conclure que la Religion est la base de toutes les sociétés humaines, et qu'elle seule peut faire leur bonheur, comme celui des individus. Nous avons rarement vu tant d'abondance réunie à tant de logique, et tout cela, dans un seul et même homme. Il n'en faut pas d'avantage pour nous convaincre que le doigt de Dieu est là, et que l'Esprit Saint se sert d'une bouche humaine pour proférer des paroles divines et pleines de persuasion.

Nous engageons donc tous ceux qui appartiennent à notre foi, à se rendre en foule aux sermons du Vénéral Prélat, et nous pouvons leur prédire en toute sûreté qu'ils n'en sortiront pas sans être meilleurs. Huit heures du matin et 5 1/4 heures du soir, sont les heures auxquelles ceux qui *ont soif* de la parole sainte pourront s'aller abreuver à *cette* source féconde et salutaire.

Nous voudrions que le plomb nous permit de reproduire ici quelques-uns des argumens du Révérendissime Primat de Lorraine ; mais outre que ce serait peut-être sortir des bornes de notre tâche de journaliste, nous craindrions d'affaiblir ces argumens en les revêtant de nos propres expressions. Aussi croyons-nous ne pouvoir mieux terminer cet article, qu'en livrant à la méditation de nos lecteurs, le texte si simple, et si admirablement bien développé par notre illustre prédicateur :—“ *Deum time ; mandata ejus observa : hoc est enim omnis homo.* ” Craignez Dieu ; observez ses Commandemens : car c'est la tout l'homme.

MONTREAL :

Imprimé par LOUIS PERRAULT, demeurant Rue Ste. Thérèse